nesse qui a fait la révolution. Mais ne voit-on pas aussi un souvenir de cette situation dans Virgile, quand ses personnages pacifiques, comme le vieux roi Latinus et son conseiller Drancès, n'arrivent pas à ramener à la raison la jeunesse belliqueuse dont Turnus, cet Achille italique, est le chef[1]?

Tels sont quelques-uns des traits que Virgile trouvait à emprunter à la vie romaine; telles sont les marques qu'a imprimées à son œuvre le passé glorieux de Rome et un présent riche d'avenir. C'est en faisant ainsi l'inventaire en quelque sorte de la tradition romaine qu'on arrive à mieux comprendre l'*Énéide*. Ce poème contient peut-être plus de vie encore que d'érudition. C'est surtout à lui qu'on peut appliquer les vers d'Horace (*A. Poet.* 317) :

> respicere exemplar vitae morumque iubebo
> doctum imitatorem et vivas hinc ducere voces.

M. POKROWSKY.

VI

POUR LE LATIN PLUS FACILE

PAR A. LORTHOLARY
Professeur au lycée de Limoges

Nos élèves de l'enseignement secondaire savent de moins en moins le latin. Sur ce point tout le monde est d'accord. Beaucoup de nos rhétoriciens se révèlent incapables de traduire proprement un auteur de troisième. Encore n'ose-t-on pas leur proposer les passages un peu délicats! Leur connaissance de la littérature est nulle : de plusieurs centaines de préparations latines, ils ont tiré de vagues notions de grammaire, des bribes de vocabulaire, mais de notions littéraires ou morales, point, ou si peu!... Perdus dans le maquis des mots, ils ont passé à côté des idées sans les voir,

1. Drancès est une figure prise sur le vif : « largus opum et lingua melior, sed frigida bello dextera, consiliis non futtilis auctor, seditione potens » (*Aen.*, XI, 337); M. Zielinski (*Cicero im Wandel der Jahrhunderte*[3], p. 279-284) voit dans le portrait de Drancès une caricature de Cicéron inspirée à Virgile par son patron Asinius Pollion. La reine Amata aussi est un type vraiment romain; avec son tempérament indomptable et sa prétention à résoudre en dépit de son mari les questions politiques, elle rappelle Fulvie, épouse d'abord de Clodius, puis du triumvir Antoine.

à côté des beautés sans les soupçonner. Les arbres leur ont caché la forêt[1]...

A qui, au seuil de la première, dresse ainsi l'inventaire des connaissances acquises antérieurement, le mot de décadence, si souvent prononcé aujourd'hui à propos des études latines, ne paraît nullement injuste ou exagéré. Dès maintenant on peut prévoir le jour où les études latines, aux attaques répétées dont elles sont l'objet, ne pourront opposer que d'insuffisants résultats. Ce jour-là — il faut avoir le courage de le dire — *le latin aura vécu.*

Le malheur est que, parmi les causes de cette décadence, beaucoup nous dépassent : causes politiques, causes économiques, causes sociales. D'où le découragement qui s'empare à certaines heures des partisans les plus convaincus du latin. N'y a-t-il rien à faire cependant? Devons-nous, en présence de ce lent dépérissement, demeurer passifs et attendre? Je ne le pense pas. Dans le domaine qui est le nôtre — celui de la pédagogie — dans ce domaine si peu connu, si cavalièrement dédaigné par ceux mêmes qui se sont donné pour tâche d'enseigner, il ne nous est pas interdit de chercher l'herbe magique qui rétablira le malade. C'est ce que je voudrais tenter une fois de plus, après tant d'autres.

*
* *

Si l'on faisait une enquête auprès de nos élèves des sections classiques pour savoir quel est, de tous les enseignements qu'on leur donne, le plus triste à leurs yeux et le plus dépourvu d'intérêt, assurément celui du latin viendrait en bon rang parmi les plus détestés. « Tant mieux! » s'écrient certains collègues, « c'est la preuve que cet enseignement est profitable : il oblige les élèves à travailler, et c'est ce qu'ils ne lui pardonnent pas. » Il y a du vrai dans cette boutade : le latin, comme les mathématiques, communément redoutées aussi parmi nos élèves, a le tort à leurs yeux d'être une forte discipline, propre à secouer leur paresse. Il ne faut pas s'apitoyer trop vite, ni prendre au tragique les inévitables jérémiades sur les difficultés d'une étude qui trouve justement dans ces difficultés une de ses meilleures raisons d'être. Je m'obstine à croire pourtant que cet état d'esprit de nos jeunes latinistes est fâcheux, et qu'il serait possible et avantageux de le modifier. Je crois

1. Cf. les constatations amères par lesquelles débute l'ouvrage si substantiel et si suggestif de M. Marouzeau : *Le latin*, 2e éd., Privat-Didier, 1927.

même que dans certains cas ces plaintes traduisent un véritable malaise. Ne nous arrive-t-il pas de demander à nos élèves plus qu'ils ne peuvent raisonnablement donner?

Une chose frappe, quand on compare les programmes actuels à ceux des siècles passés : c'est que nous accordons au latin bien moins d'heures, tout en exigeant des élèves les mêmes résultats. Nous avons supprimé, il est vrai, vers et discours latins. Mais les mêmes auteurs restent immuablement au programme des mêmes classes. Nous commençons toujours Virgile en 4e, comme aux plus beaux temps du latin, et nous expliquons toujours en 4e ces *Commentaires* de César que Rollin, pédagogue averti, sinon brillant écrivain, trouvait déjà bien difficiles et bien ennuyeux pour des élèves de cet âge[2]. De même pour la plupart des auteurs[1].

Ainsi, comme si rien n'était changé, nous demandons encore à nos élèves ce que l'on demandait aux élèves d'autrefois, généralement plus âgés et qui consacraient au latin la meilleure partie de leur temps. De ce régime des « bouchées doubles » tous les estomacs ne s'accommodent pas. Aussi les résultats sont-ils désastreux. Mis trop tôt en présence de textes déjà épineux et vite rebutés par les difficultés, sollicités d'ailleurs par des études plus riantes, les élèves ne tardent pas à jeter le manche après la cognée et remettent à plus tard un effort qui les épouvante. Par malheur, ce n'est pas seulement l'histoire des cancres que j'écris là. Je pourrais citer des élèves qui n'étaient ni des paresseux ni des sots, qu'on a dégoûtés de Virgile et d'une façon générale des auteurs latins pour les leur avoir imposés prématurément. On revient difficilement de ces premiers dégoûts, ou, si l'on en revient, c'est seulement beaucoup plus tard, lorsqu'on a pu prendre avec des œuvres mal comprises et bientôt détestées un contact plus direct et plus personnel. Avez-vous vu, vous qui tenez Virgile pour un auteur de 4e, un malheureux petit élève de douze ans aux prises avec ses premières préparations de Virgile? Ce serait risible, si les conséquences étaient moins graves.

Le remède? Il consisterait d'abord dans un décalage général des auteurs du programme. Ceux que nous abordons aujourd'hui

1. Soyons juste. Un effort a été fait. Les derniers programmes ont transporté de la troisième à la seconde les *Catilinaires* de Cicéron. Que n'a-t-on généralisé la mesure, au lieu de s'en tenir à un seul ouvrage et à un seul auteur?

2. Or, de son temps, on n'entrait en 6e qu'avec un solide bagage de grammaire latine.

en 4e seraient réservés pour la 3e[1], et l'on réserverait de même pour la 1re tels auteurs difficiles qui sévissent dès la 2e[2]. L'*Énéide*, le *Catilina* de Salluste, Tacite et son *Agricola* retarderaient d'un an leur entrée en scène et n'en seraient que mieux reçus. De ce décalage, il ne faudrait pas attendre des miracles : un an ne transforme pas en bon latiniste un mauvais apprenti. Mais aux connaissances acquises pendant cette année supplémentaire s'ajouterait un surcroît de maturité infiniment précieux, qui permettrait d'aborder bien plus utilement les chefs-d'œuvre.

Ainsi modifié, le programme écraserait un peu moins les élèves, presque toujours si inférieurs à leur tâche. Ce serait là un premier résultat. On pourrait faire mieux.

Il ne suffit pas que nos élèves ne soient plus arrêtés à chaque pas par les mille difficultés d'un texte trop fort pour eux : il faut que, de temps à autre, ils connaissent les joies de l'explication rapide, je dirais presque de la lecture courante, si je ne craignais d'être mal compris.

Qu'est-ce qui fait auprès d'eux le succès des langues modernes? C'est, parmi d'autres raisons évidentes, que l'étude en *va bon train :* elles permettent en général des explications de textes assez rapides pour que l'élève puisse mesurer avec satisfaction le chemin parcouru et embrasser d'un coup d'œil d'assez vastes perspectives. Que sont, au contraire, trop souvent, nos pauvres explications latines? D'exaspérants sur-place, des piétinements décourageants... et découragés. Quel supplice, quand on a quinze ans et l'esprit vif! Oh! sans doute, en classe, lorsque le texte a été soigneusement préparé par l'élève, cela ne paraît pas toujours. Mais que l'on se reporte au travail de préparation, fait à la maison ou en étude. Que l'on se mette à la place de l'élève *moyen*, ou médiocre, placé en tête-à-tête avec son texte, le dictionnaire en tiers. Et cela, *chaque fois* qu'il doit traduire la moindre page. Préparations ou versions, toujours mêmes coups de collier, comme en un pays de cauchemar où tous les chemins seraient des côtes, où toujours il faudrait gravir, peiner, souffler. D'un bout à l'autre de ses études latines, depuis la 6e jusqu'à la 1re, l'élève moyen est condamné à

1. Que ferait-on alors en 4e? On répartirait sur trois années (6e, 5e, 4e) ce qu'on fait aujourd'hui, beaucoup trop vite, en deux ans (6e, 5e).

2. Autre objection possible : si l'on opérait ce décalage, certains auteurs importants qui figurent au programme de 1re disparaîtraient complètement des programmes secondaires. Et pourquoi pas? N'est-ce pas déjà fait, pratiquement, pour certains d'entre eux? Quel est le professeur de 1re un peu expérimenté qui s'obstine encore à expliquer Tacite, le Tacite des *Annales*, j'entends?

épeler, il ne dépasse pas ce stade, la lecture courante lui reste interdite.

Sans doute, le latin n'admet pas des progrès aussi rapides que ses concurrents modernes, l'anglais ou l'espagnol par exemple. Pourtant ne peut-il pas, lui aussi, faire connaître aux élèves ce plaisir du mouvement, cette joie de saisir des ensembles qui résultent seulement d'une explication « courante »[1]? Peut-être suffirait-il pour cela de faire alterner avec l'explication approfondie et lente, généralement pratiquée aujourd'hui, une explication plus rapide, qui s'attacherait moins au détail et permettrait de voir plusieurs pages en une heure. Il est évident qu'une telle explication ne pourrait porter que sur des textes faciles ou sur des textes abondamment et utilement annotés. L'expérience donne les meilleurs résultats. J'ai vu des élèves de 3e prendre le plus vif intérêt, bien que ce fût pour eux du déjà vu, à des explications improvisées d'*Epitome*. Ils oubliaient alors leurs vieilles rancunes, tout surpris de découvrir au latin une physionomie sympathique. Peut-être faut-il éviter cependant de leur proposer des textes trop faciles, et il est évident que ce n'est pas à l'*Epitome* qu'on aura recours d'ordinaire en 3e pour des explications de cette sorte, mais plutôt au *Selectae* ou à tel autre texte de 4e ou de 5e. Toujours est-il que ces retours en arrière sont singulièrement propres à donner aux élèves l'impression que le latin est une langue comme les autres, qui se lit et qui s'est parlée, et non je ne sais quelle langue mystérieuse, faite pour être déchiffrée péniblement et à coups de dictionnaire. Voilà ce que l'on ne leur persuadera jamais assez.

Il est d'autres moyens encore d'y parvenir. L'un des meilleurs consiste à guider par avance le travail de l'élève, lorsque, en dehors de la classe, il doit préparer une explication latine[2]. On lui épargne ainsi, non l'effort bienfaisant, mais les mille et une occasions qu'il aurait de se décourager. Mis en garde par le professeur, averti des difficultés, il ne se sent pas abandonné à lui-même. Seules peut-être des explications ainsi préparées sont capables de le réconcilier avec le latin, si, dans les classes antérieures, il n'en a connu que les ennuis.

Malheureusement, le professeur n'a pas toujours le temps de se livrer à ce travail préparatoire. Il ne trouve pas toujours, dans les

1. Je ne dis pas « faite en courant ». Il y a une nuance.

2. C'est le conseil que donne M. Gastinel, inspecteur général de l'Instruction publique.

cinquante-cinq minutes de classe qui constituent ce que l'on est convenu d'appeler une heure de latin, les dix minutes qui lui seraient nécessaires pour « préparer ainsi la préparation ». Et c'est ce qui explique sans doute qu'une méthode si féconde ne soit pas plus communément pratiquée.

Il y a bien, pour suppléer aux indications du professeur, celles de l'édition classique placée entre les mains de nos apprentis latinistes. Malheureusement, et c'est là une des plus graves lacunes de notre enseignement latin, la plupart de ces éditions dites classiques ne sont à peu près d'aucun secours à l'élève. Nous possédons beaucoup d'éditions très savantes, d'autres où brillent les plus rares qualités de finesse et de goût : nous n'avons pas, ou presque pas, d'éditions pratiques, simplement et modestement scolaires, propres à faciliter le travail de l'élève (de l'élève moyen, j'entends, car j'en reviens toujours là : nos classes ne sont pas composées que de forts en thème), propres aussi à le rendre plus attrayant[1]. Que n'a-t-on accordé à l'explication latine un peu de cette ingénieuse attention si libéralement donnée depuis cinquante ans à sa sœur cadette, l'explication française? On a bien fait quelques efforts pour la moderniser ou pour la rendre moins austère[2]. Mais nous sommes loin encore du but à atteindre.

Ce qui manque à nos livres pour remplir leur objet? Beaucoup de choses. Et tout d'abord des notes qui soient faites *pour les élèves*, courtes et nombreuses, moins savantes qu'opportunes, modestes à la fois et serviables, pratiques enfin[3]. Plus de ces notes qui vous renvoient à un autre passage, économie sordide et erreur pédagogique; plus de ces rez-de-chaussée encombrés où l'œil se perd dans un fouillis où tout voisine. Plus de ces notes que l'élève ne lit pas, ou lit mal, parce qu'elles ne lui sont d'aucun secours pour l'intelligence littérale du passage (or, c'est par là qu'il faut commencer). Une disposition typographique différente, qui rap-

1. Je ne dis rien des dictionnaires : on en est encore à chercher le dictionnaire vraiment classique, intermédiaire entre le petit lexique des débutants, par trop incomplet, et le gros, trop gros dictionnaire où les élèves des classes supérieures perdent leur temps et leurs yeux.

2. Quelques éditions ont été publiées, où se risquaient de timides illustrations, où le texte s'égayait de reproductions d'après l'antique. Tout récemment, enfin, nous avons vu paraître un *Narrationes* plus vivant, où des photographies rattachent à la réalité la plus moderne les scènes « idéales » de l'histoire romaine (*Narrationes*, par M. Hervieu, chez Delalain).

3. Les éditions de M. Bornecque marquent un appréciable progrès à cet égard (*Les auteurs latins du programme*, chez Delagrave).

proche l'explication du passage expliqué, qui évite à l'œil de se fatiguer et de s'égarer dans cette perpétuelle « navette » du texte aux notes. Qu'attend-on pour renoncer à ces paragraphes compacts, à ces pages mal aérées, mal éclairées, images trop fidèles de nos vieilles bâtisses secondaires, où tout afflige la vue et décourage l'effort? Qui croirait que les éditions latines dont se servent généralement nos élèves appartiennent à l'époque du cinéma, de la T. S. F.? Quel grand progrès — je voudrais bien qu'on me le dise — a-t-on réalisé dans ce domaine au cours des deux derniers siècles? En quoi nos éditions latines sont-elles supérieures à celles que lisait Voltaire sous le Père Porée? Plus savantes sans doute, plus rigoureusement conformes aux meilleurs manuscrits : qu'importe, à franchement parler, lorsqu'il s'agit de livres *scolaires* et de pédagogie?

Aérons, éclairons, soyons modernes. Sachons présenter à l'élève ces textes qu'il redoute. Soutenons-le dans sa marche, en multipliant les secours et en jalonnant avec soin la route à suivre. Mettons-le en garde contre les pièges. Qu'il ne passe pas une heure à chercher le sens d'une phrase, faute d'avoir été averti. Préparons-lui le travail. Qu'il ne se sente pas abandonné.

Si des éditions ainsi conçues, *pour la classe et non pour la science*, étaient mises à la disposition des élèves, il ne serait plus interdit au professeur de compter sur le livre pour guider l'élève inexpérimenté. On gagnerait ainsi un temps précieux. L'élève lui-même se passerait plus aisément du professeur, et peut-être se hasarderait-il quelquefois, en dehors de la classe et d'une façon désintéressée, à traduire quelques pages de ce latin plus facile, comme il traduit pour son plaisir et sans y être forcé quelques pages d'espagnol ou d'anglais.

Voilà, me semble-t-il, en quel sens ceux que désole la décadence actuelle des études latines doivent diriger leurs efforts. Il est bien évident que de simples améliorations pédagogiques ne remédieraient pas à tous les maux et laisseraient subsister plus d'une cause d'inquiétude. Si menacé pourtant que soit l'enseignement du latin, je crois qu'il aurait beaucoup plus de chances de résister s'il savait se faire avec résolution plus accessible et plus moderne, et si, à une pédagogie trop exigeante, fondée sur le seul culte de la difficulté, nous voulions substituer une pédagogie plus souple, plus modeste et plus consciente des réalités.

A. LORTHOLARY.